

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Départements... 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

D'AUBRUCK

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MÉLIN,
1, rue de Jussieu, 1.

Les Annonces sont reçues

Chez M. V. Fournier, rue Confort, 14

LYON

ON DEMANDE DES FEMMES HONNÊTES

LA BRASSERIE GUIGNOL — LE CONCOURS HIPPIQUE

PETITE BAVARDE ILLUSTRÉE

Nous publierons dans le prochain numéro
de la Petite Bavarde illustrée, un magni-
fique portrait d'Augustine Duvernois, plus
connue sous le nom de

Augustine la Marseillaise.

Ce portrait, exécuté avec le plus grand
soin par un de nos principaux dessinateurs,
obtiendra, nous n'en doutons pas, un im-
mense succès auprès de nos lectrices.

Dix mille numéros nous sont déjà com-
mandés à Panama, où cette catapultueuse
demi-mondaine a fait un assez long sé-
jour.

Qu'on se le dise !

ON DEMANDE

FEMMES HONNÊTES

Il y a dix ans, le théâtre des Folies-Mari-
gny donnait la première d'un vaudeville
intitulé : On demande des ingénues. La
pièce eut un succès fou. Les ingénues
des Folies-Mari-gny — un théâtrique des
Champs-Élysées — n'étaient pas bonté.
Ainsi, Elisa Email, d'après M. Granger et
M. Victor Bernard, aurait pu être une in-
génue.

Plus présomptueuse, la Bavarde étale
cette enseigne : On demande des femmes
honnêtes. Avouez, mesdames, que le besoin
s'en fait sentir. Nous avons considérable-
ment de maîtresses ; nous n'avons pas d'é-
pouses. Notre organisation sociale engendre
des Eliode Vallois, des Annette la Licheuse,
des Gabrielle Ellecini, elle ne donne pas au
monde une Cornalie. Nous comptons beau-
coup de Jeanne la Folie, mais nous cher-
chons vainement une Jeanne la Pucelle.

On demande des femmes honnêtes !

Un écrivain d'un rare talent, j'étais hier
le cri d'alarme. Il parlait en homme politi-
que ; la politique n'est point notre fait, mais
il parlait aussi en moraliste : ceci nous re-
garde. Si la Bavarde n'est pas morale, qui
donc le sera ? Il reprochait aux femmes leur
amour du luxe. Sans réclamer le rétablis-
sement des lois somptuaires, inutiles et des-
poitiques il en appelait à la raison de nos
délégates : leur dire : Vous traduisez votre
vertu en dentelles, votre honneur en
chiffons, et non seulement votre honneur,
mais l'honneur de votre mari et celui de
vos enfants. C'est vrai. Le luxe mène à
la décadence. L'austère n'appartient qu'aux
peuples virils. Voilà longtemps, qu'en notre
belle France, on cria au scandale, à propos
d'une mode. L'abbé Maillart, tonna, bien
avant le père Montabré, dans la chaire de
Notre Dame. Sa parole véhémente nous est
transmise par l'histoire. Il jeta à ses ouail-
les cette apostrophe sanglante : « Femmes !
vous êtes impudiques et paillardes. Vous ne
venez dans cette enceinte sacrée que par
amour de vous et de votre chair. Vos robes
ouvertes laissent voir des gorges qui
sont la tentation des saints ; et par le bas,
elles sont tendues de telle sorte que les
hommes qui vous regardent se damment.
L'église est devenue lieu de plaisirs, licen-
ces et débauches : Chrétiennesses, baissez
le front : vous êtes des impures !... »

Des impures ! des impures avant vous : O
les Chaillou, les O. D., les Jackson, les Ci-
gand ! des impures, avant toi : ô Jenny La-
vache ! La source du vice remonte très
loin. Peut-être au delà du Paradis Perdu,
quoiqu'en dise la Genèse.

Ce pauvre abbé Maillart n'était point de
l'avis du curé dont parle Paul-Louis. Un
singulier curé celui-là ; il défendait à ses
pénitentes de venir à la messe, en costume
de chasse, corsage montant et robe longue ;
en revanche il accueillait les pécheresses
en robe de bal, ouverte jusqu'au dessous des
seins, et les bras nus. Qu'on ne voie point
dans cette citation l'idée de toucher à l'ar-
che sainte du culte. J'enregistre un fait en
passant, pour prouver la diversité des opi-
nions en matière de toilette et de pudeur ;
et mon outrecuidance en traitant un tel
sujet. Je veux dire encore par là que nos
mœurs n'ont pas gagné grand chose depuis
le quinzième siècle. Nos prédicateurs par-
donnent assez les faiblesses de la beauté ;
chez les heureux de ce monde, on ne va
aux yeux qu'en costume extravagant. La
duchesse de Pretinailles reçoit humblement
le seigneur, le jour de Pâques, mais dans
une robe d'un prix fou sortant de chez la
meilleure faiseuse.

Que dirait l'abbé Maillart s'il vivait de
nos jours, si son ombre gigantesque se dressait
derrière les prédicateurs à la mode, qui
ont la main blanche et qui sentent le
musc ? Nos mondaines n'ont plus de corsages

ouverts, mais elles ont des corsages mail-
lots. Rien de la volupté des lignes n'est dé-
robé. Les bras sont serrés dans l'étoffe. Le
buste en avant provoquant, audacieux, s'of-
fre dans son ampleur puissante. Le corsage
qui habille bien est celui qui deshabilite le
mieux. La robe n'est plus échancrée par le
bas, on ne voit plus la jambe : c'est plus ;
on la devine. La jupe se nomme un four-
reau. Les plis sans pudeur décrivent des
contours voluptueux dans la rotondité des
cuisses. Le nu peut être chaste encore, le
vêtement ne l'est plus. C'est un déshabillé
hypocrite — mais charmant — j'en con-
viens.

Je ne m'élève point ici contre la coupe
fort harmonieuse des robes : nos couturières
sont des artistes. Je sais des costumes qui
sont des chefs-d'œuvre. Mais ces chefs-
d'œuvre de patience, d'érudition ; ces riens
qui ont la grâce d'une aquarelle de Saur-
tain ou d'Helmbuth ; ces frivolités fabuleuses
qui commencent dans un ruban et qui
finissent dans un ruche : c'est de l'or jeté
au vent de la fantaisie. La mode est capri-
cieuse, bizarre et changeante. Danaé ne
suffit plus à payer sa tailleuse. Les plus
vertueuses ont des budgets fabuleux, qui
vissent ce luxe ; ils s'engourdissement des
succès de leurs femmes, ils boivent les lau-
datis dont on les abreuve ; ils triomphent
d'une basque, qui prend bien, ou d'un
froncé qui plaque à ravir ; mais surtout ils
paient la note.

Ces notes sont monstrueuses. Les comptes
de couturière deviennent des contes d'Hoff-
mann, tant ils sont fantastiques. Je ne m'é-
tonne plus que la causerie au salon, dans
le monde *high life*, soit remplacée par les
potins chez la Worth à la mode.

Le luxe s'étend partout, sur tout. On a
des fleurs rares, des tableaux de prix ; on
est fou des chiniseries, des japonaiseries,
des vieilles ferrailles antiques et en *toc*. Le
salon de Madame est un musée. Elle cause
des styles comme un critique d'art. Elle
vend des meubles du temps, des tapis du
temps, de la vaisselle du temps. Passe en-
core pour Madame la financière, mais la
bourgeoise ? mais la femme du commer-
çant ? mais mon épicière ?

Là les effets du mal sont considérables.
Il n'est si petite femme d'employé qui ne
veuille avoir sa bonne. A l'église, elle
éclipse les douairières. Elle a 35 chapeaux
extravagants, d'un prix fou ; des toilettes
tapageuses, dont chaque pli vaut un louis.
Elle ne sort qu'en voiture. Elle aurait un
nègre, si c'était possible. Il est vrai, qu'elle
joue du piano et ne va au théâtre que dans
une loge. Il faut un cadre à sa toilette
éblouissante. Le mari gribouille du papier,
ses sang et eau ; mais il trouve tout natu-
rel que sa femme tienne son rang. Souvent,
la nuit, comme le caissier dort parle Zola,
il écrit des bandes à trente sous le mille.

Le budget s'épuise ; un jour, on s'aper-
çoit qu'on est criblé de dettes. Le petit
homme bon, l'homme à la cinquantaine d'ar-
gent heurte à la porte ; la traite à échéan-
ce ne sera pas payée, ni le boucher, ni le
charcutier, ni le boulanger, ni la bonne
qu'on renverra — la maladroite — lui de-
vant six mois de gages pour avoir cassé une
potiche chinoise. La bonne, sur le pavé,
sera harcelée par sa modiste, car, elle aussi,
s'était fait faire une toque en loutre dont
elle était folle.

Dans le ménage, la gêne s'installe ; l'or-
gueil demeure. Un protecteur influent paye
les chapeaux de madame, et, chose singu-
lière, c'est monsieur qui est coiffé.

En bas, tout en bas, c'est pis. L'ouvrière
gagne trente sous par jour. Il faut qu'elle
dépense, pour sa toilette, cent francs par
mois, qui paie la différence ? Il y a les stou-
ques qui mangent un petit pain et boivent
de l'eau pour s'acheter une guimpe, mais
elles ne sont pas légion, puis un jour, elles
se lassent. L'atelier où l'on travaille en cos-
tume de duchesse a de vagues ressemblan-
ces avec un bouidoir.

Avoir un amant est chose naturelle, tous
les métiers de luxe obligent leurs ouvrières
à se pourvoir du superflu au dépens de la
renommée. Je citerai certain confiseur qui
ne paie pas ses employées à l'époque des
étrennes. Sa maison n'est pourtant pas pu-
blique. Cet intègre commerçant a toujours
de jolies filles, bien habillées. Elles font sa
fortune ; quelquefois la leur. La Leroy, pos-
sède boutique de demoiselles, du moins,
mais elle ne se dit pas confiseuse.

Plus le costume s'éleve, plus la morale
s'abaisse. Un certain patron exige de ses
demoiselles de magasin une robe de soie
tous les jours. Comment protester, après
ça, contre le directeur de théâtre qui se
fait payer par ses pensionnaires, mesdames
les figurantes d'une scène de genre ?

Nos brasseries ont remplacé le garçon
par une fille : que dis-je ? par une grande
dame. Henriette Henri IV, Jeanne Suez,
Jenny Bidel, Anna Nuée, bien d'autres,
elles passent dans un frou-frou de den-
telles, de l'or aux oreilles, des bracelets au
bras. Ce n'est plus la servante accorte de

nos pères, bonne fille rougeaud, qui avait
jupons courts et chemise de toile. Les che-
mises de nos hêtres sont très fines, garnies
d'entre deux, de malines ou de valenciennes.
C'est que la che mise est très souvent
un prologue, on soigne ce qui se voit. Ce
dernier vêtement est mystérieux sur le
corps aux contours fermes de la chaste Su-
zanne, mais il ne l'est pas du tout sur celui
de Marie Vadrouille. La toilette de nuit ne
se fait qu'en prévision des amours de nuit.
Jeanne S qui porte une chemise de satin
noir ne me contredira pas. Ces apprêts vo-
luptueux rappellent assez ces papiers à
dentelles dont les bouchers encadrent leurs
gigots dans la boutique brillamment éclairée,
la veille des grandes fêtes.

Ainsi, de par le luxe, ce luxe effréné, ce
luxe voluptueux, qui fait tourbillonner les
cœurs du haut en bas de l'échelle sociale :
la vertu se meurt.

On demande des femmes honnêtes.

Je sais bien ce qu'il y a de ravissant dans
cette réunion excentrique de blais et de
plissés. Je sais ce qu'il faut de science pour
composer une humble jupe de fille d'ouv-
rier. Je sais qu'elles sont espérances, mu-
tines, adorables dans ces chiffons, dans ces
rubans, dans ces riens légers : du coton,
de la soie, des lumes, des fleurs et tout le
poème de la jeunesse. Mais je sais aussi que
Georges Sand avait raison quand elle di-
sait : « Bizarre époque : Nos jeunes gens
riches s'amuse, nos jeunes gens pauvres
se saoulent ; nos jeunes filles riches s'é-
tourdisent ; nos jeunes filles pauvres se
vendent... » Celle qui trompa Sandaou pour
Musset et Musset pour Sandaou, savait à
quoi s'en tenir sur la morale. Elle voyait
en femme et jugeait avec un tact qu'aucune
porteuse de bas-bleus n'atteignit jamais.

Quand je les vois descendre, oiselles va-
gabondes, des quartiers excentriques dans
les ateliers du centre, pimpantes, parées et
musquées, coquettes jusque dans les dé-
tails intimes de leur accoutrement, je suis
peiné. Je ne les blâme pas, je les plains.
Elles sont adorables, mais leur grâce coûte
cher.

On s'est moqué de la prière à sainte
mousseline, on a eu tort, sainte mousseline
comptait de bien jolies filles parmi ses ser-
vantes, sans citer Mimé Pinson, Musette ou
Lisette, qui passaient radieuses dans la
foule, en simple robes d'alpaga, et en bon-
net blanc. Le bonnet a perdu ses titres de
noblesse ; c'est regrettable. Les pâtes et
joyeuses grisettes d'antan sont remplacées
par Adrienne Roux, Anna Oberley, ou
Marie Matossi. Elles sont habillées à grands
frais ; elles ont de l'hermine, de la soie, du
velours frappé, des bijoux et des perles
fines, mais elles n'ont jamais, que je sache,
inspiré un Musset, un Mürger, ou un Bé-
ranger.

On objectera que jadis, on portait des
costumes fastueux, on me citera les robes
de Marie-Thérèse, et de telle autre prin-
cesse que les historiens ont décrites, soit.
Rappellez-vous que l'histoire est écrite, soit.
Rappellez-vous que l'histoire est écrite, soit.
Rappellez-vous que l'histoire est écrite, soit.

Elles attachaient plus de prix aux objets
précieux de leur étagère. Leurs caprices
avaient une raison ; au fond, ce n'était peut-
être, que du bon goût et de l'érudition. J'ai
là, sous les yeux, le testament de Madame
la marquise de Pompadour — cette parve-
nue qui fit de ses parents des de Marigny et
des de Malvoisin — légua avant de mourir
à Madame la duchesse de Choiseul, une
boîte d'agate, à M. le duc de Gontaut, une
alliance couleur de rose et blanche de dia-
mants enlaciné d'un noeud vert, et une boîte
de corail, à M. le duc de Choiseul une
boîte noire piquée à pans et à globe ; à M. le
maréchal de Soubise, une bague de Gay et une
gravure, on attachait une importance à ces
riens ruineux. Aujourd'hui, la fantaisie
seule mène ces dames. Elles n'ont que des
caprices et ne vivent que pour le caprice.

Je ne veux point écrire une philippique ;
je suis fou d'une belle fille perdue dans ses
chiffons. C'est plaisir de deshabiliter une a-
mante enfoncée dans ce prodigieux amas
d'étoffes chatoyantes. Mais j'ai gardé de
juger la perle à l'écrin.

Si l'abbé Maillart était là, il dirait à ses
pénitentes : « Soyez assez belles pour faire de vos
maris vos amants, mais gardez-vous d'im-
iter ses maîtresses. Il faut que ses yeux
trouvent une différence entre vous et elles.
Les diamants de prix ont des montures mo-
destes. Laissez les montures radieuses aux
vulgaires cailloux du Rhin. Soyez simples,
vous serez fortes. Laissez à Lais sa ceinture
dorée ; votre honneur et vos vertus sont
des parures divines qu'aucune pierre pré-
cieuse ne peut égaler. L'excentricité mène
à l'abject. La décadence des peuples com-
mence dans la mollesse et dans le luxe. Où
est Sparte ? où sont les femmes superbes,
farouches d'indépendance, sublimes de sim-
plicité ? Nulle part : Sparte n'est plus ! La
frivolité l'a détruit en détruisant ses fortes
vertus.

« Nous vivons dans une fièvre perpé-
tuelle. La vie est un tourbillon prodigieux ;
les choses saintes s'y engouffrent comme
des feuilles mortes. Les renommées se
souillent, l'amour se blasphemé. La vierge
se prostitue. « Pourtant, il faut des femmes honnêtes,
car notre génération a de grandes choses à
accomplir. Ce temps est fécond ; époque
d'accomplissement grandiose et terrible ; un
nouveau monde naît du vieux monde. Il
faut de vraies mères, de vraies épouses, de
vraies fiancées. « On demande des femmes honnêtes ! »
Il parlerait ainsi, l'abbé Maillart. Mais
sa voix se perdrait dans le désert. La co-
quette et conquies l'univers. La reine ca-
pricieuse et fantasque s'en va, follement,
de la mansarde à l'hôtel princier, répandant
ses idées les plus fantaisistes et les
projets les plus bizarres.

Que faire ?
Une jeune femme à qui je viens de lire
ces lignes ; s'est mise à rire aux éclats.
Elle s'est renversée dans une causeuse,
étant nonchalamment sa jambe ronde sur
le velours des coussins, parmi les dentelles
du jupon.

« Mais vous êtes fou, mon pauvre Des-
clauzay ! Vous croyez que la toilette c'est
le déluge. Vous appelez les chiffons un ca-
talpisme, l'ordre naturel est renversé
parce que mon corset est en soie rouge, et
que mon pantalon est garni de dentelles,
dans l'ouverture des jambes ! Insensé ! »

Croyez-bien que nous ne serions ni plus
vertueuses, ni plus chastes étant plus sim-
ples. Eve trompa Adam, et cependant Eve
ne portait pas de jupes à trente-six vol-
ants, ni de porte-bonheur en rubis...
Elles sont impitoyables dans leur logi-
que, ces belles pécheresses. Elles s'autori-
sent du péché de leur mère.

Tant qu'il y aura des pommes, faudrat-
il donc renoncer à demander des femmes
honnêtes ?

E. DESCLAUZAY.

PAMÉE

A Vicrorine la toute petite.

Yeux morts, bouche à demi fermée,
Le front so uadatement pâti,
Chaque nuit la surprend pâmée
Dans le blanc désordre du lit.

Elle s'abandonne et se livre,
Lentement, amoureusement ;
Bacchantte vraie, elle s'entortille
Des longs baisers de son amant.

Tour à tour, calme et rugissante,
Elle demande grâce ou mord.
Et dans un spasme, frémissante,
Belle, enfiévrée, elle se tort.

Un monde inconnu vient de naître,
Elle dit des mots éperdus,
S'imaginant qu'en un seul être
Leurs deux êtres se sont fondus.

Puis, souriante, mais blêmie,
Elle sent ses bras impuissants,
En attendant que l'accalmie
Apaise l'orage des sens.

Et comme une fraîcheur l'aurore,
Après un brûlant soir d'été,
Ses yeux sont humides encore
Des larmes de la volupté

KARL MUNTE

Les BRASSERIES DE LYON

Brasserie Guignol
(ANCIENNEMENT LA GROTTTE)

Nous sortions de la Nuée Bleue mon
ami de Latour et moi ; ne connaissant alors
pas plus Lyon que je ne connais la capitale
du Céleste empire, il m'avait chargé de le
piloter à travers la ville et de lui faire visi-
ter les différents monuments dont elle s'hon-
nore.

« Mon cher cicerone, me dit-il en s'em-
parant de mon bras avec la familiarité que
vous lui connaissez, mon cher Cicerone,
j'espère bien que nous allons quitter ce
boyau, que tu appelles la rue Thomassin et
qui n'offre plus rien de curieux pour nous
engager dans un quartier plus vaste et
mieux aéré.

« Vous vous trompez cher bon, lui ré-
pondis-je, j'ai l'intention de vous conser-
ver longtemps encore à la rue Thomassin.
qui du reste sera charmée, n'en doutez pas,
de votre aimable visite. — Ce boyau com-
me il vous plaît de l'appeler dédaigneuse-
ment, comme si vous n'aviez jamais habité
que Rivoli Street ou la Cannebière, ce boyau
est l'un des mieux partagés de la Cité, car
vous y rencontrez la Brasserie du Siècle, la
Nuée Bleue que vous avez vue tout à
l'heure, le Concert de la scala et la Bras-
serie Guignol, où nous allons entrer pren-
dre un café sur le champ, si vous le voulez
bien.

« Nous entrâmes. Parmi les innombrables brasseries qui
émaille la Ville de Lyon, la Brasserie de
Guignol, plus communément appelée la
Grotte est sans contredit l'une des plus co-
quettes et des plus gracieusement aména-
gées, quoique les ornements fantaisistes,
les peintures et les fresques n'y soient pas
prodigés, elle offre un aspect général très
élégant ; les énormes glaces qui sont en-
cadrées dans ses panneaux, contribuent
pour beaucoup à l'égayer et à lui prêter
un caractère vivant que n'ont pas la plu-
part des autres établissements de même
genre, établissements sombres où l'on voit
toujours, fût-il midi, quelque bec de gaz
scintiller dans une encoignure.

Au centre de la Brasserie, sont disposées
deux énormes jardinières, toutes ver-
doyantes et toutes fleuries, du milieu des-
quelles s'échappent en babillant deux petits
jets d'eau les plus gracieux du monde.

Les hêlés chargés du service de la
Brasserie Guignol sont au nombre de trois ;
blondinette Mariela Boulotte, pour les beaux
yeux de laquelle se sème d'amour notre
ami le jeune Julien Girin, l'un des princi-
paux piliers de l'établissement, la brune
Henriette de Mulhouse et la petite Louise.

Au nombre des anciennes serveuses de
la Brasserie Guignol nous comptons la très
illustre Marie Gauthier aussi appelée la
dame aux Camélias, Félicie, Philomène,
Josephine, Alexandrine qui se vantaient
d'avoir de fort belles connaissances dans
les Mds d'éponges, la petite Catherine
Plaçard très-célèbre aussi pour ses nom-
breuses escapades et pour son habileté à
distribuer les coups de poing, et la très
gracieuse Maria Courtaix qui devait de quitter
la Brasserie Gaultoise pour s'enfuir à
Toulouse.

La brasserie Guignol est très assidue-
ment fréquentée par le gent cuirassier ce
qui explique les visites qu'y font grand
nombre de nos belles petites et particuliè-
rement Phémie, — rien de commun avec
celle dont parle Mürger, — Lucy Bernard,
Maria l'Auvergnate, Juliette, la signorita
Amélie l'Italienne, la gracieuse Léontine et
Mariette la Marseillaise ; parmi les princi-
paux habitués de la brasserie, nous re-
marquons, en outre un des meilleurs potin-
iers de notre ville, M. Louis Parieu, le
célèbre Duc Gaëtan de Kandos, plus connu
sous le nom d'échappé du Lyon-Loire, et
son inséparable aide-de-camp Popol ; elle
est, en outre, très assiduellement fréquentée
par les employés des Deux-Passages, qui
viennent y boire les produits de la guêtte
de la journée et par les membres de la So-
ciété des Touristes Lyonnais.

Mais, demanda mon camarade de La-
tour, lorsque je lui eus décrit l'établisse-
ment, d'où vient que cette brasserie soit
placée sous le patronage de Guignol, il n'est
donc question que de Guignol à Lyon, on
ne jure ici que par Guignol, les magasins
portent le blason de Guignol, les journaux
prennent son nom et les brasseries se pla-
cent sous sa protection.

« Tu connais les Champs-Élysées, lui
dis-je, tu connais ce fameux Guignol qui
fait la joie de tous les gamins de Paris, ce
fameux Guignol où les nourrices rencon-
trent les sapeurs, où les sapeurs déclarent
leur flamme aux nourrices. Eh bien ! le
Guignol parisien qu'ont chanté les poètes
les plus illustres n'est rien en comparaison
de celui que tu vas voir.

Et, le prenant par le bras, je lui fis tra-
verser la salle. Sur une porte était peinte
l'inscription suivante : Entrée du théâtre
Guignol, Gnatron et Cie. Nous nous intro-
duisîmes ; tandis que Mlle Royer, la pianiste
assortimentée de cette scène célèbre exécutait,
avec la légèreté que tout Lyon lui connaît,
Fraises au Champagne, la valse
bien connue de notre ami Jules Klein, mes
yeux tombèrent sur l'affiche qui portait
l'annonce suivante :

LA BAVARDE

MONOLOGUE EN PROSE DE MONSIEUR PANURGOS
dit par Guignol
de la Comédie Lyonnaise.

Nous étions assis depuis une minute à
peine, lorsque le rideau se leva ; Guignol
entra en scène et nous ayant salués décia-
ma : de la plus désopilante façon, le monolo-
gue suivant.

« C'est épatant, les gones, depuis quel-
que temps chaque fois que je mets le pied
dans la rue pour aller faire une prome-
nade et fumer tranquillement mon cigare
loin des planches où chaque soir je provo-
que vos rigolades les plus sincères, j'en-
tends de toutes parts crier la Bavarde ! la
Bavarde !

« Dans les premiers temps, mon épate-
ment était grand de toujours ouir ce cri, et
je me demandais en me frappant le front
quelle pouvait bien être la signification de
cette exclamation.

« J'ai appris par la suite, de la bouche
même d'une de mes principales admiratri-
ces, que la Bavarde n'était autre chose
qu'un journal. Je l'ai appris de la bouche
de Lucie Bernard.

« Moi qui suis, comme chacun sait, un
des principaux soutiens de la littérature
française, je n'eus rien de plus pressé à
faire que d'acheter un numéro de cette fa-
meuse feuille ; comme il faisait une chaleur
à faire fondre, dans leur gain de satin, les
gracieux appas de Charlotte la Vadrouille
— qu'elle me pardonne cette citation —
j'entraî pour me rafraîchir à la Brasserie
du très obèse maître Pupat — une vieille
connaissance. — Il me fit apporter un bock.
C'était de rigueur, et, lorsque bêtement
assis j'eus allumé la cigarette que me bailla
chaque jour mon aimable directeur, après
la répétition, j'ouvris le journal dont je ve-
nais de faire l'acquisition.

Je me mis à lire et, je l'avoue, les his-
toires contenues dans les colonnes de la
Bavarde m'intéressèrent. L'histoire com-
plète de la Nuée bleue, depuis les temps les
plus reculés jusqu'à nos jours, la Vente
après décès, la Silhouette d'Adrienne Roux,
le Conseil de Révision m'absorbèrent d'une
façon si complète que je ne m'aperçus pas
qu'on complottait derrière moi. J'achevais
de déguster une charmante poésie, signée
Karl Munie, et relevant le nez je me pré-
parais à regagner mon logis pour y étudier
mes derniers rôles, lorsque, surprise ex-
trême, je m'aperçus que j'étais cerné par
une dizaine de femmes — toutes campées
le poing sur la hanche, me regardant de la
plus provocante façon. — Je les vois cha-
que jour, moi, toutes nos belles lyonnaises,
aussi n'eus-je pas de peine à les reconnai-
tre. C'étaient : Maria l'Auvergnate, la
Grande Anna, Fonton, Josephine O. D.,
Adrienne Roux, Elisa Beligand, Titine,
Elisa Email, Amélie l'Italienne et Paque-
rette. Tout d'abord je tressaillai à la vue de
ce déploiement de forces, puis voyant que
le moindre mouvement pouvait me perdre,
m'armant de mon plus gracieux sourire,
exécutant ma plus galante révérence :

« Belles dames, leur dis-je, ne m'avez-vous
pas vu cent fois en mon théâtre, de la rue
Thomassin, que vous m'envissiez aujour-
d'hui si curieusement ; seriez-vous toutes
tombées subitement amoureuses de moi ?
J'en serais ravi et marié, car, n'étant pas
polygame, « la joie que j'éprouverais de
plaire à l'une de vous, serait en partie dé-
truite par le desespoir que j'aurais de faire
des neuf autres, neuf jalouses, des plus
acharnées. »

Amélie l'Italienne pris la parole.

« Nous te connaissons, Guignol, dit-elle
de sa voix la plus grave, nous t'estimions
même, mais depuis quelques jours, le bruit
cour que tu fais partie de la rédaction du
journal la Bavarde, notre ennemi le plus
acharné. Tu deviens donc notre ennemi.
Tu tiens à la main la preuve de ta culpabi-
lité. Tu vas nous suivre.

« Vous suivre, mesdames, m'écriais-je
de ma voix la plus tragique ! vous suivre,
mais vous n'y songez pas ; vous oubliez donc
que c'est aujourd'hui la première du *Monde*
ou l'on rigotte ! Vous voulez donc vous
priver vous même du plaisir de m'entendre ;
du reste, ne savez-vous pas que je suis in-
nocent du crime dont vous m'accusez. Pour
la première fois aujourd'hui j'ai acheté la
Bavarde, et vous m'accusez d'y collaborer.
Votre injustice n'est pas qualifiable !

Des éclairs s'étaient les yeux de mes
adversaires. Un moment encore et j'allais
mourir ou tout au moins passer un mauvais
quart d'heure. Par bonheur une bonne idée
vint s'abattre dans mon esprit. J'eus as-
sisté la veille au Théâtre du Gymnase à la
séance de M. Carmelli, je n'avais perdu
aucun des mouvements de ce prestidigitateur
spirituel ; le magnétisme !... j'étais sauvé.

D'un bond je me levai et tendant mes
mains crispées, les yeux fixes, lançant à
pleines brassées le fluide magnétique, je
me mis en devoir d'enfermer celles qui
m'attaquaient, une minute plus tard, elles
étaient profondément endormies ayant cha-
cune le bras perforcé par leurs épingle de
chapeau ; je m'étais vengé !

Depuis ce jour-là je ne rêve plus qu'à
la Bavarde ; j'ai écrit à mon ami Edouard
Pailleron, j'espère bien qu'il me confec-
tionnera là dessus quelque comédie de sa
façon ; qu'elle ne craigne donc rien cette
feuille terrible, car je serai son défenseur !
Honné soit qui mal y pense ! Honnies soient
les belles-petites qui la trouveraient mau-
vaise. Gones, votre serviteur, Guignol

« Eh ! bien me dit mon ami Latour en me
serrant la main, la rue Thomassin est
réhabilitée auprès de moi. La Brasserie
Guignol est un aimant qui attirera sou-
vent dans ce boyau que je détestais si fort
voilà quelques instants. J. SABATIER.

CONCOURS HIPPIQUE

Dimanche dernier s'est ouvert le Concours hippique du Cours du Midi; un temps magnifique a favorisé cette fête, à laquelle s'étaient donné rendez-vous la plupart de nos belles-petites Lyonnaises, dans leurs toilettes les plus resplendissantes; les coupés, les équipages les plus somptueux avaient été mis en lumière et les cochers avaient revêtu leurs livrées les plus galonnées; il y avait du hennissement dans l'air, de toutes parts résonnait le piaffement sonore des pur-sang, la fête du cheval... mais aussi la fête du high life, la fête de l'élegance. De toutes parts arrivaient au triple galop les calèches de maîtres, portant la foule compacte des curieux attroupés aux alentours de l'enceinte. Les grandes dames, nonchalamment étendues sur le capoton des voitures, ombrelles au vent, éventails à la ceinture, causaient d'un air distrait avec les cavaliers amateurs, papillonnant autour des équipages; à une heure ont commencé les courses annoncées par le programme.

COURSES DES BELLES-PETITES

Course Galop-Cascadeur

Voici la liste des chevaux engagés pour la grande course du Galop-Cascadeur, organisée sous la direction de Mme la baronne de Saint-Ouin. Ce genre de courses qui jusqu'ici, n'avait été exécuté qu'en Australie, a obtenu beaucoup de succès à Lyon. Voici d'abord la liste des chevaux engagés :

Eucalyptinthe. — Jument bai-cerise, 3 ans. Sa mère Chartreuse par Curaçao. Montée par Annette la Licheuse.

Belle Gabrielle. — Jument alezan doré, 3 ans. Sa mère Calypso par Ganivet. Montée par Henriette Henri IV.

Pied de Fer. — Cheval bai-marron, 4 ans. Sa mère Blondina par Jarret-d'Aïrain. Montée par Maria Bras-d'Acier.

Patinelle. — Jument gris-clair, 3 ans. Sa mère Machinette par Margreite. Montée par Adrienne Roux.

Hig-life. — Cheval noir zain, 2 ans. Sa mère Noblesse par Rienneperduforionneur. Montée par Berthe la vicomtesse.

Carinelle. — Jument blanc-cuivée, 4 ans. Sa mère Virginie par Popol. Montée par Jenny l'ingénue.

Fuella-Mignon. — Jument bleu grisé, 3 ans. Sa mère Parvula par Béné. Montée par Henriette Chaillou.

Potache. — Cheval blond-grisé. Sa mère Lycéenne par Collégien. Montée par Cloco.

Cocotte. — Jument or cendré — 4 ans. Sa mère Poulette par Gom-Gom, montée par Fanny Jackson.

Jacovine. — Jument noire — 3 ans. Sa mère Guenon par Cascadeur. — Montée par Jenny Merluchon.

Sapajou. — Cheval noir tigré — 5 ans. Sa mère Guenon par Boit-Toujours. — Montée par Jenny Bidel.

Vadrouille. — Jument bai clair. — 6 ans. Sa mère Platurouse par Bout-Dehors — Montée par Charlotte Jacobins.

Muselle. — Jument bai clair. — 3 ans. Sa mère Mimi-Pinson par Boul'Mich. — Montée par Joséphine la Parisienne.

Au début de la course un incident a eu lieu qui pendant un instant a vivement passionné les spectateurs: Eucalyptinthe montée par Annette la Licheuse, apercevant de loin le Chalet et le Buffet tenus par Monsieur Bouffis, s'est mise à bondir dans la direction de la Buvette avec des hennissements furieux dénotant un dessèchement très accentué du gosier; Annette a vainement cherché à la retenir; la bête furieuse s'est cabrée et a vigoureusement mordu Fanny Jackson qui passait à sa portée sur Cocotte. — Sapajou, le compagnon d'écurie d'Eucalyptinthe, la voyant galoper aussi follement s'est élancé sur ses traces pour sans imprimer à Bidel qui le montait une secousse des plus vigoureuses; en présence de cette révolte chevaline, ordre a été donné par le Jury d'envoyer des rafraichissements destinés à calmer les rebelles; douze litres de Rhum de Jamaïque noyés d'eau ont été accourés à Sapajou et à Eucalyptinthe, tandis que Jenny Bidel et Annette la Licheuse absorbaient sur la piste, pour se remettre de leurs émotions, douze verres de chartreuse authentique que leur présentait leurs groons, about d'une heure tout rentra dans le calme, et la 1re Course du galop cascadeur put avoir lieu.

Distance 1200 mètres; 35 obstacles mobiles.

Voici le résultat de cette course.

PREMIER PRIX. — *Patinelle* à Adrienne Roux.

Une machine à coudre bois des îles, montée avec garnitures ébène incrusté de nacre; une caisse de champagne d'Epernay, 100 paquets cigarettes turques aromatiques, une carte permanente pour le Skating et une paire de patins à roulette argent et or, de la maison Glissard, Roul et C^o.

DEUXIÈME PRIX. — *Potache* à Cloco.

Un képi satin noir à broderies or, une ombrelle satin chine brochée — 25 mètres — garnitures satin vieil or pâle et malines crème — valeur vingt louis. — Les œuvres d'Alfred de Musset, édition Lemerre, vélin élavir, et un sonnet de Jehan Sarrazin de l'Olivière, copié avec enluminures sur chine teinté.

TROISIÈME PRIX. — *Eucalyptinthe*, à Annette la Licheuse.

Vingt bouteilles de Johannisberg, 20 ans, de la maison Friend Fritz et Cie; douze cruchons bitter; vingt cruchons absinthe algérienne; un fût vermouth Torino; dix bouteilles de Chartreuse jaune et un diplôme du parfait ivrogne délivré par la Société des Bacchantes de Lyon-Loire.

QUATRIÈME PRIX. — *Hig-life*, à Berthe la Vicomtesse.

Un coupé bleu Prusse, filets or, glace Venise, capiton rose, aux armoiries de la vicomtesse; Poulottes cocotant sur champ d'or, avec la devise de ses ancêtres: « *Mieux vaut rigoler qu'être pauvre pour ce que l'on est le prix de l'Amour.* »

CINQUIÈME PRIX. — *Sapajou*, à Jenny Bidel.

Une réduction de la Rotonde des quadrumanes du Jardin des Plantes, soixante litres de chine oriental, et un abonnement d'un an au journal *Le Libre Baveur*.

SIXIÈME PRIX. — *Jacovine*, à Jenny Merluchon.

Un bon de consommation libre à la brasserie du très illustre seigneur Martineau, et un chapeau Directoire de 75 centimètres d'envergure.

La course finie, toutes nos belles amazones, après avoir remis leurs montures entre les mains de leurs nègres respectifs, sont allées se rafraichir et se reconforter à la buvette.

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, des diverses courses de la semaine au concours hippique et des toilettes y arborées par nos belles-petites.

L. D'ASCO.

SONNET D'AVRIL

A ma concierge.

Ce jour-là, je faisais la cour à ma portière !!
Son chat, plein de frissons sous mon doigt caressant,
Rouvrait, sultan d'Asie au cœur incandescent,
Ses yeux où rayonnait l'effluve printanier.

D'avril se rapprochait la quinzaine première
Et ton *dies iræ* s'avantait menaçant,
O terme, noir Moloch qui te repais du sang
Des poètes rapés, amants de la lumière !

Dans l'espoir d'obtenir un sursis secourable.
— Comme on signait jadis un pacte avec le diable,
J'allais livrer mon corps à son représentant...

Mais, lorsque j'aperçus cette gorge fossile
— Appas évanouis comme neiges d'antan :
« J'aime encor mieux, huria-je, être sans doigt
qu'avec un doigt qui me pique ! »

M. IRLANDE.

LES TOILETTES DE NOS BELLES PETITES AU CONCOURS HIPPIQUE

Nous croyons être agréable à nos lectrices, en leur donnant la description des différentes toilettes arborées par nos demoiselles au concours hippique; l'abondance des matières de ce numéro nous oblige à nous enfermer pour aujourd'hui dans un cadre excessivement restreint. Nous donnerons jeudi prochain la liste et le détail des toilettes que nous éliminons aujourd'hui.

Henriette Chaillon la Mignonne et Marguerite Chaillon la Souriante. Magnifiques costumes satin gris perle et satin bleu marin, drapés à l'antique et dignes de la signature d'Adrienne Roux. Parements malines blanc à retroussis italiens, semés de nœuds soie bleu pâle. Chapeaux bleus, à plumes mexicaines agrémentées de dorures moyen-âge et de cordelières vieilles or. Bottines satin à talons high-life.

Amélie l'Italienne. — Costume entièrement noir, satin américain à reflets bleu foncé. Perruque blonde, savamment frisée; manteau satin noir brodé avec retroussis à l'antique, doublé satin violet épiscopal. Toilette très bien portée, beaucoup de distinction.

Blanche Tête de Singe. — Jupe écossaise, carreaux bleus, jaunes et crème; jaquette bleu marine, collet Landicap. — Chapeau violet orné de roses rouge vie, de roses blanches et de coquelicots du Sénégal. — Serait fort bien sans ses yeux un peu hagards qu'elle promène à l'extérieur avec le dédain d'une princesse du sang-linceur tout au plus permise à la très haute dame de Valois où à la Baronne de Saint-Ouin.

Juliette. — Nous complimenterons cette belle petite dont l'élegance s'accroît de jour en jour. Costume satin noir orné de dentelles espagnoles, mantille andalouse; bouquet coquelicots sur la poitrine, chapeau paille marron, perlé de jais, et agrémenté de fleurs roses et de boutons d'or. Portait bien sa toilette qu'on pourrait classer parmi les plus jolies, si la garçonnade en était plus intelligemment disposée. Malheureusement le noir était trop abondant.

Victorine la toute petite. — Magnifique costume vert bric-à-brac, acheté 140 francs chez une marchande à la toilette. — Jaquette bleue, sans ornements saillants. Petit chapeau noir insignifiant.

Tonine Françon avait revêtu son éternelle robe de velours noir, robe qui commence à devenir légendaire et qu'elle ferait bien de mettre à la retraite. Cette belle devrait moins se faire remarquer lorsqu'elle est parée avec aussi peu de goût.

Fonfon. — Toilette assez jolie. — Robe écossaise, mantille noire, chapeau noir perlé, à fleurs blanches. Ombrelle satin noir, brodé; cette belle paraît au mieux avec la baronne. Serait-elle disposée à grossir les rangs de la Vieille Garde ?

Pauline Boffet. — Costume drap beige, brodé à la hussarde, brandebourgs soie et jupe plissée. Ce costume lui allait fort bien.

Ma Mère M'attend. — S'était montrée au Concours vêtue d'une magnifique jupe rayée et d'une jaquette anglaise gros-vert, qu'elle portait avec beaucoup de distinction, mais d'une façon peut-être un peu trop prétentieuse.

Joséphine O. D. — Toilette prune des pieds à la tête avec chapeau assorti, garni de plumes lie de vin et de cordelières vieilles or. Air noble et hautain.

Marie Mayor. — Que nous étions habitués à voir si richement costumée, s'est montrée dimanche au Concours hippique dans une toilette rayée très-ordinaire et peu propre à faire sensation.

Cette dame oubliant les nombreuses notes qu'elle doit solder à sa couturière, se promenait avec l'insouciance d'une personne qui a la conscience nette.

Baronne de Saint-Ouin. — La baronne, à notre grand étonnement, n'a pas arboré de nouvelle toilette; elle est arrivée vêtue de son éternelle robe gris uni; cette robe

de mauvais goût seyait mal à votre couronne, madame la baronne.

Marthe de la Roche. — Robe bleu marine, peu remarquée à cette époque où le bleu marine a pénétré dans les classes les plus prolétariennes de la société.

Elodie Valois. — La très illustre dame de Valois s'était parée d'une confection noire des moins élégantes; vous devenez bien simple, noble princesse; auriez-vous oublié votre illustre origine, ou le sang bouillant de votre race se serait-il refroidi ?

Marie Vadrouille Canaudin. — Les nombreuses dettes dont cette illustre demoiselle est criblée ne l'avaient pas empêchée d'assister au concours, vêtue d'une magnifique jupe écossaise, agrémentée d'une taille foncée. Elle était accompagnée de son inséparable Annette Papon.

Henriette Henri IV. — Madame de Ventre-St-Gris avait arboré une jolie toilette, mais un peu trop printannière.

La mère La Pipe. vêtue d'un costume noir, qui seyait bien à ses attributions de diuène, se promenait en compagnie de Madame Elodie Valois, avec qui elle a eu l'honneur de trinquer au Buffet de Monsieur Bouffis.

Louise Berger avait arboré son éternel costume de satin noir, garni de jais. Cette toilette pouvait être jolie lorsqu'elle fit son apparition, mais on s'habitue au plus belles choses.

Annette Papon. — Toujours jolie et gracieuse, portait une robe grise et une jaquette noire, brodée de soie perlée.

Caroline Bouzon. — Costume à carreaux garni de velours, très simple mais de bon goût et fort bien porté.

Que celles de nos petites amies qui sont omises dans cette nomenclature succinote, soient sans crainte, nous réparerons dans notre prochain numéro les oublis involontaires ou les exclusions forcées d'aujourd'hui.

A. DE LATOUR.

SILHOUETTE D'UNE DEMI-MONDAINE AUGUSTINE DEVERGÉ

Gracieuse comme la fleur dont elle porte le nom, et comme le scurrile dont elle a fait sa devise, la petite Marguerite Kaillou, nous avait ce soir là conviées quelques-unes de ses bonnes amies et moi à une collation intime dans la chambre à coucher. Dans la demi-lueur des bougies roses dont les caressantes brises du soir, chargées des odorantes senteurs de lilas printaniers, couraient mollement les flammes vacillantes, à travers les lourds rideaux de peluche rose, les conversations allaient s'alignant; quelques cigarettes s'étaient allumées, et les énuivrées fumées du doucouge s'unissaient aux parfums circuleurs, on causait lentement, à mi-voix, lorsque sur un guéridon de palissandre, la mignonne Henriette qui depuis un instant furetait, gam nait, bouleversant les cartes de visite dans les plateaux de laque, vint à découvrir un petit livre, sorte de bijou en velin qu'elle approcha d'un candélabre; à Adolphe Belot murmura-t-elle en examinant, un nom enroulé dans un fouillis d'arabesques roses... Adolphe Belot... qu'est-ce donc que cela ? elle ouvrit le livre, et découvrit une eau forte de Luigi Loir le livre avait pour titre « *Mademoiselle Giraud ma femme* »

Mademoiselle Giraud ma femme ! connaissez-vous cela Titine, interrogea Henriette, je n'ai jamais lu ce roman. Eh! diable que veux-tu que nous fassions de la Mademoiselle Giraud, répondit la blonde Titine en se levant derrière son éventail de satin, nous ne nous occupons guères de Mademoiselle Giraud puisque pour l'instant, nous parlons d'Augustine du Vergier. — Eh! mais, le roman de Belot s'adapte à merveille à l'histoire de notre héroïne, pour certains épisodes du moins, remarqua Marguerite en allumant une cigarette; puis elle reprit : « Augustine du Vergier naquit à Marseille, OUI, c'est une enfant de la Canebrière, couquin dé diou ! continua-t-elle avec un geste mutin, elle vint au monde en 1859; son père était marchand de chevaux. Augustine devait devenir maquignonne d'amour, comme son père avait été marchand de pur-sang.

A travers les écuries, les marchés, les champs de course, en contact incessant avec des palefreniers et des valets d'écurie, elle reçut une éducation quelque peu grossière; toujours libre de ses actions, à quinze ans elle courait déjà de tous côtés, fréquentant les femmes de mauvaise vie si impregnant de leurs façons, de leur caractère; ces relations, cependant, déplaisaient à ses parents, avec qui elle se fâcha bientôt; elle ne tarda pas à faire connaissance avec Carmen l'Espagnole qui, alors, était l'une des plus belles vestales chargées d'entretenir l'incandescent brasier des cassolettes appendues aux plafonds du temple de Vénus; cependant, elle ne passa pas inaperçue, et, à force de déclarer sa flamme aux promeneurs attardés sur les boulevards, elle fut, un beau jour, sommée de déclarer son nom; je n'ai point de papiers sur moi, fit la petite; mais la police est impitoyable; ayez toujours sur vous une carte de visite, belle enfant, lui dit-elle.

Un beau jour, Carmen partit pour Perpignan; Augustine ne pouvait rester sur les trottoirs de la vieille cité phocéenne après le départ de son « excellente bonne », elle partit, elle aussi; mais le climat du Roussillon ne plut pas aux deux amies; elles habitaient Perpignan depuis un mois à peine, lorsqu'on les vit s'envoler un jour vers Montpellier, — oiseaux de passage — A Montpellier, deux places de prêtresses étaient vacantes au temple cupidonnesque; elles se présentèrent au Grand-Prêtre, qui les accueillit à bras ouverts; puis elles revinrent à Lyon; le père d'Augustine, cependant, se sentait tourmenté; lorsqu'il apprit le retour de sa fille, il fit un effort pour la faire rentrer dans la bonne voie, mais elle avait couru trop loin sur la route

de vice, elle avait fourni de trop longues traites sans tourner la tête pour pouvoir tout à coup rebrousse chemin, et revenir au pays de l'honnêteté et des bonnes moeurs.

Elle loua un appartement rue Confert; un beau soir que dans une toilette du meilleur goût, elle sortait toute provocante pour se rendre à une première des Célestins, elle fut remarquée par un vieux Monsieur qui sur le champ, lui vanta la saur exquise des mets préparés par Matossi; c'était un chimiste, un alchimiste peut-être, mais il n'en pas douter; il demeura à Saint-Fons; follement épris d'elle il lui menbla les plus somptueux appartements, la combla de bijoux et de riches toilettes, elle n'eut plus rien à envier aux reines du grand monde, voitures et domestiques, tout s'abâtât à ses pieds, dans un nuage d'imprévu, comme par l'attouchement magique de la baguette d'une fée bienfaitrice.

Par malheur, elle préférait la vue du panta-lon rouge à celle de ses creusets et des flacons d'acide, le cliquetis joyeux des sables de cavalerie, aux doux gazouillis des liquides multicolores dans le col allongé des cornues; malgré tous les présents de son nabab, malgré toutes les richesses dont il l'acabla, Augustine la Marseillaise le trompa; Sathonay l'attira; elle fit la rencontre d'un jeune officier qui commit pour elle les folles les plus exagérées.

Le chimiste lui avait loué sur le Boulevard du Nord, un coquet appartement, sorte de petit pied à terre, destiné aux amours de ces messieurs de la garance; tout allait bien dans le plus irrégulier des mondes, toujours heureuse, Augustine trompait celui qui lui jetait d'or; un beau jour une nouvelle vint jeter le trouble; le chimiste venait de oucler la dernière courroie de sa maille, il partait pour Panama: Adieu! beaux mlitaires, adieu! adieu, le dolmans aux brandebourgs fantaisistes adieu, les éperons aux cliquetis argentins; immédiatement, Augustine pla bagages et suivit le chimiste. Forward! For Panama!

L'amour, sans doute, la poussait à ce départ subit. Effectivement, l'amour qu'elle ressentait pour les pistoles scintillantes du vieux nabab. Mais il y avait une complication: arrivée à Panama, Augustine, après avoir enlevé à son anant tout ce qu'elle put, prit soudain son essor pour New-York où l'attendait un autre admirateur. Ce qu'elle fit ensuite, je ne saurais vous le dire; toujours est-il qu'on la croit à Paris actuellement; est-Boulevard des Italiens, ton bonheur ne peut être comparé, c'est une des plus belles perles de ton écri; la figure pleine, très brune avec des yeux vifs, des lèvres rouges et sensuelles, Augustine la Marseillaise, semble avoir du sang andalou dans ses veines, c'est la courtesane vulgaire, et c'est la reine de la vie irrégulière; nous la verrons un jour où l'autre revenir tambour battant émerger du brouillard de notre vieux Rhône, acheva Marguerite en souriant.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et sur un plateau immense de porcelaine japonaise, la bonne apporta le service à thé, escorté de sandwiches et autres pièces réconfortantes; la collation fut excellente, et lorsque la gentille Kaillou aura quelque histoire nouvelle à me raconter, je retournerai volontiers fumer en intimité quelques cigarettes le soir dans la chambre à coucher, en compagnie de quelques-unes de ses bonnes amies.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Il y a tous les jours de 2 à 6 heures, grande affluence de demi-mondaines au chalet du Parc.

Nos belles ne sauraient choisir pour se montrer en toilettes printanières un plus charmant endroit que ce restaurant où elles trouvent tous les agréments recherchés dans les premiers beaux jours. Le gazou du parc cadre gracieusement avec la verdure artificielle dont s'ornent nos belles petites et le chalet offre aux promeneuses tous les agréments que l'on peut désirer à la campagne.

Le propriétaire de ce bien retiré champêtre a bien mérité de nos amateurs de sport et de bonne chèrre. Chez lui tout est parfait.

Valentine Pécherie est dans une rage extrême depuis que la *Bavarde* a annoncé à ses lecteurs que la belle petite allait devenir mère.

Mais China, si vous ne voulez pas que vos escapades à Mâcon, et vos suites naturelles fussent connues, pourquoi répétez-vous sans cesse à qui veut l'entendre, même au petit brun de Rosine la Garance, à l'Italienne d'Avvergne que vous êtes dans le plus intéressant état, pourquoi en donnez-vous vous-même des preuves irréfutables.

Po-Paul! Po-Paul! Qui a vu Po-Paul! Telles sont les paroles prononcées tous les jours par une certaine Hébé, qui sert avec tant de grâces des bocks dans un établissement non loin du Lycée.

Du reste vous pouvez le demander à Zo, qui doit pouvoir vous renseigner à ce sujet, et si nous avons un conseil à lui donner, c'est de ne pas tant prodiguer ses caresses à son petit ami, surtout dans des établissements publics.

La jeune et blonde Marie de la Brasserie Tercelet (Anciennement Mestivier) Quai St-Clair fera bien quand elle retournera à la vogue de la Boucle de se conduire un peu moins cavalièrement.

Le jeune homme à qui elle a ravi le joli bouquet de lilas qu'elle portait ce jour là, est venu se plaindre de sa façon d'agir.

Nous lui conseillons de ne pas rentrer après l'heure réglementaire quand elle ira voir son amoureux, un officier de la Verbonne.

Adrienne, de l'Est, est mariée depuis l'apparition du dernier numéro de la *Bavarde*; la malheureuse a été oubliée dans le conseil de révision; nous croyons bien faire en avertissant cette charmante dame que le maladroït typographe qui l'a éliminée a été congédié sur l'heure. Vous êtes classée, madame, dans les cuirassiers, au onzième! Etes-vous satisfaite?

Nous serions heureux de savoir ce que Lucy Bernard avait l'intention de faire du bouquet et de la couronne de fleurs d'orange dont elle fit l'acquisition l'autre jour? Voudriez-vous convoler, chère belle? Dans ce cas, vous voudriez bien nous en avertir.

Pourquoi donc Claudia Rachel sort-elle successivement avec ses nombreuses camarades; elle en arbore une chaque jour; une le lundi, l'autre le mardi, à l'Assommoir, à la Scala, au Casino, chez Matossi, chez Berthoud; nous serions heureux de connaître la cause de ce déploiement de personnel.

Marie Louise, l'Espégle, de la brasserie des Beaux-Arts, aurait-elle abandonné définitivement son trop confiant Narcisse de la rue Ferrandière?

On remarque, depuis un certain temps, les prévenances toutes particulières dont elle accable un jeune caporal d'administration qui, malheureusement semble s'être laissé prendre aux charmes de cette mé chante sirène.

Mais, qu'elle y prenne garde! en optant pour la garance, elle court le grand risque de voir, longtemps encore, sa merveilleuse robe de soie exposée dans la vitrine de sa récalcitrante tailleur, qui, certainement, ne s'en dessaisira que contre remboursement.

Nous engageons, en outre, cette légère enfant à apporter un peu plus de soin dans sa tenue et beaucoup plus de délicatesse dans ses manières. Elle s'en trouvera mieux et ses clients aussi.

Joanne Mélé-Cassis, dite Vadrouille, a changé son système d'exploitation.

Cette bacchante perfectionnée se contentait auparavant de réclamer aux clients qui voulaient bien lui rendre visite, la prodigieuse quantité de boisson nécessaire à son estomac, mais aujourd'hui, elle court d'une brasserie à l'autre, demandant à ses nombreuses connaissances l'aumône d'une consommation.

C'est ainsi que, dernièrement, nous l'avons rencontrée, exploitant à la brasserie Flamande, une réunion de braves militaires d'administration.

Quelle piteuse dégringolade!

Marie et Suzanne sont priées d'avoir, lorsqu'elles iront à la campagne, une tenue plus décente; samedi et dimanche, 15 et 16, elles ont fait un scandale affreux à St-Genix d'Aoste; elles étaient descendues à l'hôtel Labully, qu'elles mirent en révolution par leurs chants plus ou moins risqués.

Dimanche dernier, trois femmes dont nous taïrons le nom aujourd'hui, dinaient ensemble dans un restaurant très connu.

Ces dames se sont permis d'être malhonnêtes envers trois de nos amis qui dinaient près d'elles, sous prétexte qu'ils collaboraient à la *Bavarde*.

Nous engageons ces trois vierges folles, à modérer leurs expressions à l'avenir, ou sans cela, la *Bavarde* parlera, et ce, à grand regret, car elle n'a pas l'habitude de s'occuper des femmes de ce genre.

De tous côtés nous recevons des plaintes sur les agissements de la mesquine Victorine.

La belle, paraît-il, pêche dans les eaux de ses amies et surtout des petites Kaillou, qu'elle a l'air de mépriser et qui sont aussi respectables qu'elle.

Pour aujourd'hui, nous avertissons ces dernières, nous réservant de nous expliquer avec force détails dans notre prochain numéro.

Choisissez mieux vos amies, gentilles sœurs.

Sophie et Berthe du *Sicèle*, étaient lundi dernier à la musique. Elles avaient l'air d'être à un enterrement, à cause de leurs costumes sombres, qui faisaient encore ressortir la pâleur naturelle de leurs visages.

Juliette, Victorine la toute petite, Blanche Tête de Singe, Tonine Françon, Amélie l'Italienne et Clémentine Grosjean, faisaient grand bruit l'autre jour au Concours hippique.

Le champagne coulant à flots semblait avoir égayé ces belles-petites, car elles riaient très fort, se moquant des personnes qui passaient à leur portée.

Qui donc payait cette petite libation? Etait-ce votre américain, charmante Victorine, il avait l'air de s'impatienter en vous voyant rire avec votre ex-protecteur.

Marguerite et Henriette Kaillou faisaient samedi soir leur partie de « cinq-cenis », chez Berthoud, dans le coin qui paraît leur être réservé.

Quoique paraissant fatiguées de leurs pérégrinations à Perrache, elles étaient fort gaies; elles avaient conservé les magnifiques toilettes arborées l'après-midi au Concours hippique, toilettes que n'avait certainement pas dû leur payer certain marchand de vases nocturnes, qui papillonna toute la soirée autour d'elles, se faisant remarquer par ses phrases grotesques, sa tenue indécente et l'idiotisme de ses gestes.

Lucie la folle paraissait bien mélancolique jeudi soir, à la Scala; qu'avez-vous donc fait, chère belle, de votre folie et de votre gaîté légendaires, que sont devenues aussi les couleurs si fraîches qui jadis empourpraient vos joues durvées? Quel chagrin vous ronger? Nous serions heureux de le savoir.

Un conseil à Henriette la Mignonne. Méfiez-vous de la Place Kléber, chère Petite, car elle pourrait bien vous ravir, ne fut-ce que pour deux ou trois jours seulement, certain de vos amis que nous nous abstiendrons de nommer.

Nous serions excessivement satisfaits de savoir ce que vont faire tous les soirs au Casino, loge 23, les deux charmantes dames répondant aux noms de Joséphine O. D. et de Marie la Petite Poupée; nous ne croyons pas qu'elles soient éprises des frères Melors; qu'est-ce donc qui peut les attirer? That is the question.

On nous apprend que Marguerite la Souriante et Marie sœur d'Adrienne Roux sont au plus mal; elles se disputent un protecteur des plus sérieux; une scène de pugilat paraît imminente.

La plupart de nos demi-mondaines, revêtues de toilettes les plus éblouissantes, s'étaient donné rendez-vous à la première de casse-museum; nous avons tout particulièrement remarqué la vieille Baronne, la tête rigidement emprisonnée dans une colerette médicis; Annette Bassin assistait à la représentation en compagnie de plusieurs gracieux cavaliers; Juliette resplendissait dans un chapeau garni de plumes du rose le plus tendre. La mignonne avait arboré un fort joli costume soie, gris-bleu.

La marchande d'amours qui répond au nom de Lucy Maïa, s'est paraît-il servie de procédés plus ou moins suspects pour arriver à faire expulser de son appartement voisin de la rue Grenette, une perle de la bicherie lyonnaise qui depuis huit jours seulement avait pris possession de cet appartement. Malgré cela nous tenons à faire constater à Lucy Maïa que cette perle qui n'est autre que la belle Juliette, n'a pas perdu au change, car nous savons de source certaine, qu'elle est retournée de nouveau rue de l'Hôtel-de-ville et qu'elle habite dans le plus somptueux appartement de la maison rendu bien plus brillant par la présence de son splendide mobilier. La belle Juliette ne regrette nullement la rue Grenette et encore bien moins sa voisine Lucy; nous n'avons aucune peine à le croire.

La question du vitriol est remise sur le tapis par la toute petite Victorine qui ne craint pas de menacer son jeune financier de Lyon-Loire.

Cette mesquine enfant ferait beaucoup mieux de réintégrer le domicile maternel que de s'arrêter à semblables sujets, car il lui faudrait au moins un hectolitre de corrosif pour se venger de tous ceux qu'elle a en aversion.

Nana Philo, retour de Nice, est dans une grande tristesse; celui qu'elle appelait son petit Dodore l'a abandonnée; il préfère une charmante Hébé de Suez. Pauvre Philo, vous pouvez dire adieu aux promenades en *sapin*, qui vous plaisaient tant.

Nous avons aperçu, dimanche dernier, en phaéton, notre charmante Sophie B..., en compagnie de plusieurs messieurs, tous de joyeux financiers. On est allé à la campagne, en partie fine.

Sophie, pourriez-vous nous dire ce que vous allez faire si souvent rue Masséna, et si réellement vous êtes brouillée avec votre officier de hussards.

Nous en doutons.

Un conseil, belle petite: cessez de vous faire tendre les cheveux en blond; cela ne vous va pas du tout.

Oun bock! ouun café! Tels sont les cris qui raisonnent du matin au soir à la Taverne Anglaise. Philomène la Piémontaise trône en souveraine et n'a pas encore pu modifier son accent.

Cette fille est impitoyable pour ses camarades à l'exception d'Angèle.

Dernièrement des amis de la *Bavarde* voulaient offrir un café à la charmante Louise; commes Messieurs avaient des raisons très sérieuses pour en offrir pas à la rageuse Philo, celle-ci se refusait à servir cette consommation et elle ne s'est exécutée qu'après de violentes injonctions et de sérieuses menaces, et non sans témoigner par des signes expressifs sa jalousie.

La belle Angèle l'amie intime de Philo est d'accord avec elle pour répéter à la patronne ce que les autres bonnes font dans l'établissement, Angèle ferait mieux de penser à prendre sa retraite de bonne de brasserie, car sa place est au coin des rues à vendre des oranges ou bien des bouteilles, chères petites vous devriez toutes deux être moins méchantes pour vos amies.

Qu'allez-vous donc faire à Perrache, belle Merluchon, tous les jours de trois heures à sept heures? Le brave Martineau de la Brasserie des Jacobins n'est nullement satisfait de ces escapades qu'il trouve dangereuses pour ses intérêts. Ses recettes doivent se ressentir fortement de vos pérégrinations dans ces quartiers excentriques.

Seriez-vous donc à la tête d'une baraque avoisinant le Concours hippique?

Mathilde la Suisseuse disait dernièrement à l'Époque que la bière ne valait rien, qu'elle la faisait « suer ».

Cette planteuruse étrangère en parlant ainsi comparait-elle la bière de cet établissement avec le fameux liquide que l'on absorbe dans son pays ou voulait-elle simplement dire qu'elle en buvait de la meilleure le soir à l'Assommoir, chez Firmin, chez Joy et dans les autres établissements de nuit, d'où elle ne sort que le jour.

que la dame Valois-éclabousse insolemment les malheureux piétons qu'elle rencontre quand elle se promène avec certain nabab, une vieille connaissance à nous

Marie l'Italienne la connaît dans les coins commu'n dit en langage de bouidior Témoin cette histoire qui nous a été racontée par un nôtre ami expulsé de Russie

Notre susdit ami rencontra ces jours-ci rue de la République la dénommée Marie l'Italienne qui l'emmena dans les salons Matossi où elle a l'habitude de conduire ses sujets. On festina dur et sec et l'on but 60 francs d'excitants.

Notre Russe paye la note sans rechigner et voulut se faire rembourser en nature ses premiers déboursés. Mais Marie prétendit que son amant l'attendait, et elle réclama un louis pour le temps qu'elle disait avoir perdu en compagnie de ce gâtreux exotique.

Quel est donc l'amant qui vous dresse?

Nous avons aperçu à la musique de Bellecour, samedi, Amélie l'Américaine; elle avait un costume qui attirait tous les regards, non par sa beauté mais par son excentricité; elle débuta mal dans la carrière qu'elle va suivre, elle a produit très mauvais effet dans ce costume qu'elle fera bien de changer au plus tôt.

Amélie, désirez-vous par hasard voir votre nom figurer dans la Bavarde? Non, n'est-ce pas?

Ainsi donc, surveillez-vous

La brasserie de la Grotte vient de perdre une bonne très connue à Lyon comme vadrouille et comme tapageuse, nous voulons parler de Catherine de la Grotte; elle a été remplacée par une petite brune qui n'est pas jolie mais qui est plus polie que celle à qui elle succède.

Philo, l'apicienne compagne d'Alice aux Beaux-Arts, devait rentrer à la Grotte, mais au dernier moment elle a fait prévenir le patron qu'elle ne pouvait pas prendre de costume noir, ce qui fait que nous n'aurons pas le plaisir d'être servis par elle; nous ouvrons, en attendant, une souscription pour lui acheter le costume noir qui lui manque.

Catherine de la Grotte, ex-fille d'auberge à la Grotte, ayant pris une baguette à un de ses anciens protecteurs, ne voulait la rendre qu'à la condition que ce dernier lui enverrait un joli corset, ce qui fut accepté et fait. La petite vadrouille ayant rendu la baguette, ouvrit avec empressement la boîte contenant l'objet désiré depuis si longtemps, mais, ô surprise, elle trouva un corset avec des baleines en bois; de rage elle quitta la brasserie pour aller faire la noce, après avoir emprunté une mantille qu'elle perdit ainsi que le fameux corset, ce qui fait que maintenant elle a été jouée deux fois au lieu d'une.

Nous avons vu Claudine l'autre jour à la Scala; elle était en face d'un jeune homme qu'elle tentait de séduire par tous les moyens que lui suggéra sa longue et maligne expérience; elle le croyait sérieux, mais quelle fut sa surprise quand elle le vit parler à un rédacteur de la Bavarde qui lui en avait ophthalmoquement coté, il y a 6 mois. Si elle avait connu ses relations plus tôt, elle n'aurait pas perdu son temps d'une semblable façon.

Nous avons été fort étonné de ne pas apercevoir au Concours hippique, la toute petite Victorie, coiffée de son superbe chapeau blanc à fleurs lilas et orné de papillons et vêtue de la magnifique robe que devait lui offrir le nabab avec lequel, à cette condition seulement, elle avait consenti à flirter en salon Berthoud. Vous avez été trompée enfant.

On nous prie de vous demander le motif qui vous a poussée à envoyer un de vos adorateurs chercher querelle à un de ses collègues.

Vous nous ferez plaisir en venant dans nos bureaux nous expliquer cette petite histoire.

Nous profiterons de votre visite pour vous dire qu'un monsieur vous ayant fait cadeau d'un parapluie, d'une ombrelle, de gants, de cravates, bijoux et plusieurs pièces de 20 francs, s'est plaint à nous de ce que quand il va vous voir, il est reçu avec une inconvenance que ne justifient en rien ses libéralités antérieures.

Que signifie ce papier ramassé cette semaine par un de nos correspondants? M^{me} Jeanne, rue d'Ambréois, au 1^{er}, au dessus de l'entresol, porte à droite, sur laquelle est écrit: fumiste. Visible jour et nuit.

Maria Toutou, l'amie intime de Mélanie, a changé de chapeau, hâtons-nous de dire qu'il est affreux et nous lui conseillons de le changer et de ne plus l'exhiber à Bellecour.

La bonne petite nous saura gré de ce conseil.

Annette la Licheuse est au désespoir depuis qu'elle a perdu sa bonne amie Amélie David, qui de son côté est aussi fort à plaindre, car il est fort douteux qu'elle rencontre à Marseille une camarade disposée à payer toutes ses dettes. Amélie David entretenue par Annette! Cet état de choses aurait pu durer fort longtemps encore, si M. d'Anin n'avait menacé la spongieuse dame de mettre un frein à sa générosité en resserrant les cordons de sa bourse. La pauvre Annette fut donc obligée de congédier son amie; depuis le départ de celle-ci, elle n'est pas abordable et ne cesse de maugréer de la plus hargneuse façon; elle refuse toute proposition et paraît décidée à aller finir ses jours dans le plus proche couvent. Nous n'ignorons pas l'amour d'Annette la Licheuse pour Amélie, mais nous n'aurions jamais cru qu'il fut si grand; depuis qu'elle est privée de l'intime compagnie de Madame David, Annette la Licheuse ne cesse de lire *Mademoiselle Givaudan* et de se rendre assurée qu'elle savait par cœur plusieurs chapitres du roman d'Adolphe Belot.

Sans elle, je ne puis vivre, gémit-elle, en arrachant de ses ongles roses les tentures satinées de son bouidior, j'irai la retrouver à Marseille, je la reverrai! Nous nous abstiendrons de tout commentaire à l'égard de

cette passion immodérée, laissant à nos lecteurs la latitude d'en penser ce qu'ils voudront.

On nous racontait hier une aventure assez plaisante qui s'est passée voilà quelque temps dans les salons de la toute petite Victorie; son jeune échappé du Lyonnais l'avait été trouver certain soir, lui proposa galamment une collation qu'elle accepta sans hésiter, comme c'est du reste son habitude. Le jeune visiteur remit donc à la

seur de Victorie — une sœur qui lui sert de bonne et de cuisinière, — remit, dis-je, un louis pour l'acquisition des viandes froides, pâtes et accessoires nécessaires à la confection d'un souper intime. On se mit à table; le pâté de foie gras venait d'être entamé lorsqu'un bruit étrange se produisit dans l'appartement voisin. — Qu'y a-t-il donc par là, demanda l'échappé? — Oh rien, répondit en minaudant la toute petite Victorie, rien, c'est ma bonne qui probablement s'amuse à taquiner le chat. — Les chats se conduisent bien mal dans cette maison, objecta le souper, et les bonnes y sont plus bryuantes qu'il ne convient — Oh! maimé (sic), reprit la petite, ne fais pas attention, elle est folle, cette pauvre fille!

Intrigué, le jeune échappé quitta la table et, passant à la salle à manger, fut fort épaté de se trouver nez à nez avec un Monsieur dont le nom, paraît-il, aurait quelque analogie avec le mot latin signifiant heureux. Toujours aimable, l'échappé invita le dit monsieur à partager la collation. Aussitôt la dame Victorie se coucha sans s'inquiéter de la présence des deux Messieurs, qu'elle ne songea même pas à congédier; elle eut, au moins, pu congédier l'un des deux admirateurs.

Nous apprenons avec beaucoup de regrets, que depuis quelque temps un grand changement s'est opéré en la gentille Hébé Marie-Louise, de la Nuée-bleue.

Devons-nous attribuer ces grands changements au récent départ pour Bellegarde d'un beau jeune homme brun aux yeux bleus? Si nous croyons en avoir trouvé la cause, consolez-vous la belle, car il vous reviendra bientôt et cette fois sachez le conserver.

Hier mercredi, il s'est produit un concours hippique un incident qui heureusement n'a pas eu de suites regrettables. Un cheval qui venait de courir s'est emporté et a franchi les barrières près de l'endroit où se trouvaient plusieurs demi-mondaines, telles que Victorie la Mesquine, Ma Mère m'attend et Tête de Singe. Ces belles en ont été quittes pour un instant de frayeur. Tranquillisez-vous donc j-unes demi-mondaines, la hausse ne se produira pas.

Maria la Boulotte est décidément une femme à la hauteur. Hier encore nous l'avons vue inaugurer une superbe sacochette en cuir rouge, d'un goût exquis. Marie voudrait-elle nous dire quel est le généreux protecteur qui lui a offert la dite sacochette? Lis sont si nombreux que nous ne nous y reconnaissons plus du tout.

Maria l'auvergnate remorque continuellement une bonne à sa suite. Elle la choisit parmi les laides afin que la hideuse figure de sa suivante fasse paraître moins repoussant ce qui lui sert de tête.

Jenny l'auvergnate à la musique de Bellecour médisait d'une charmante jeune fille qui peut bien avoir une quinzaine d'années de moins qu'elle.

Vous ne vous rappelez donc pas chérie le temps où vous étiez fille d'auberge à la brasserie Suisse près la gare de Genève et où vous serviez de Chauffe-pieds à tous les Cuirassiers et dragons de la garnison.

Titine, belle Titine aux cheveux paille ne vous promenez plus à Bellecour avec les demi-mondaines avec lesquelles nous vous avons vu samedi soir.

Ce ne sont pas là des femmes que vous devez fréquenter.

Vous valez mieux qu'elles.

La dépravée Lucie Maia, comme nous le disons autre part, ne se contente pas seulement de se livrer à son commerce de marchande d'amour, encore faut-il qu'elle cherche à perdre en considération certaines de nos élégantes. Elle ferait mieux, ce nous semble, de ne pas tant s'occuper de celles qui valent bien mieux qu'elle et il serait de son plus grand intérêt de demander avant de leur ouvrir la porte l'extrait de naissance d'une multitude de jeunes goumeux encore au collège qui se succèdent du matin au soir chez elle. Prenez garde, il y a certains parents de vos petits adorateurs qui pourraient vous chercher noie.

Quelques-uns de vos amis, plantureuse Lucie Bernard, sont venus nous prier de vous rappeler certaines promesses que vous leur auriez faites et que vous n'avez pas tenues. Qu'est-ce que ce a peut bien être? serons nous aussi de la fête? Il doit y avoir quelque crémaillère là-dessous.

Avis à nos belles lectrices

JOYEUX FÉLÉBRINAGE

Dix jeunes gens, tous joyeux cascadeurs, ayant projeté une partie de plaisir aux Grottes de la Balme pour les fêtes de la Pentecôte, invitent dix dames jeunes, jolies (vous l'êtes toutes, Mesdames), à faire cette petite escapade.

Celles de nos chères petites qui désireraient offrir pour cette jolie promenade, sont priées de se présenter à la Brasserie du Fleuve, Quai de la Charité, 35, tous les jours de 4 à 5 heures.

Un membre de la société recevra les adhérentes avec toute l'amabilité et la grâce qui le caractérisent.

LUCCIANI.

Chronique Théâtrale

Au Grand-Théâtre, où la situation semblait s'annoncer grosse d'orages, tout s'est arrangé pour le mieux. Le conseil municipal, tenant compte du mérite du directeur de nos théâtres municipaux, et du danger qu'il y avait pour ce dernier de faire jouer l'opéra tout le mois de mai, a décidé que six représentations d'opéra seraient seulement exigées; libre à M. Campocasso d'en

donner davantage, s'il y trouve son intérêt.

Cette solution très adroite, sans cependant satisfaire pleinement les partis belligérants, a amené le calme et permettra de finir avec la saison théâtrale sans incidents fâcheux.

Aujourd'hui jeudi, avec la *Fille du Tambour-Major*, commencent les représentations de Mme Simon Girard et de M. Simon-Max. Ces deux excellents artistes sont fort connus à Lyon, où ils sont venus créer, avec le plus grand succès, l'œuvre d'Offenbach, pendant la saison d'été, il y a deux ans.

La direction n'a rien négligé pour donner à cet ouvrage une importance de mise en scène qui conviendrait parfaitement à l'immense cadre du Grand-Théâtre.

Dans de pareilles conditions, le succès ne peut être douteux.

Le théâtre des Célestins a repris hier les *Domino roses*, un véritable éclat de rire en trois actes. Notre prochaine chronique sera consacrée en partie à l'œuvre de Delacour et Hennequin.

Le théâtre Bellecour a fait une brillante réouverture, mardi dernier, avec *Serge Panine*, l'œuvre si applaudie de Georges Ohnet.

La salle était convenablement garnie et surtout garnie d'un public tout spécial; élégant, connaisseur et exigeant.

La troupe chargée de l'interprétation est admirablement composée. Mmes Favart, Jeanne Brindeau, Mary Julien, MM. Marais, Landrol, en forment le principal noyau.

Ces artistes, dont le talent est si apprécié dans la capitale, ont su donner un relief tout particulier à l'œuvre de M. Georges Ohnet.

Serge Panine est une comédie dramatique habilement traitée, un trait des mœurs actuelles frappant de vérité, une histoire d'intérieur navrante.

Un gentilhomme polonais, Serge Panine, débauché, joueur, viveur, a épousé la fille de ma-mère Desvarennes, une plébéienne qui a amassé dans un modeste commerce une fortune considérable.

Serge, en véritable libertin, a rapidement dissipé l'énorme dot que lui a apportée son épouse. Non content de cela, il la trompe, la déshonore, et pour se procurer de nouvelles ressources, se fait le commanditaire et l'associé d'un chevalier d'industrie, escroc de la plus belle espèce.

Cette conduite indigne va l'amener inévitablement sur les bancs de la cour d'assises quand, madame Desvarennes s'emparant d'un revolver laissé sur une table, met fin à l'infamie de cet homme sans aveu, en lui brûlant la cervelle. Au moment où la police accourt pour procéder à l'arrestation de Serge, on lui annonce qu'il vient de se faire justice lui-même.

Ce sujet d'apparence fort simple a été traité par l'auteur avec infiniment d'habileté et de savoir. Les situations s'enchaînent parfaitement et l'intérêt va croissant jusqu'au dénouement.

Tous les rôles, en général, sont bien rendus, les principaux le sont dans la perfection.

Il faut une artiste de la valeur de madame Favart pour rendre convenablement Mme Desvarennes, cette mère tour à tour câline, suppliante, terrible dans ses colères et féroce jusqu'à un meurtre.

Mme Favart n'est jamais sortie de la note vraie; quelques scènes tragiques ont pu paraître forcées, les effets exagérés, mais cela avec tant de talent, avec tant de conviction que le public en a peu été surpris.

Mlle Jeanne Brindeau et Mary Julien ont parfaitement secondé Mme Favart dans les rôles de Michelle et Jeanne.

M. Marais a un tempérament vraiment artiste. Quelle aisance sur les planches! quel feu dans sa diction, dans ses gestes et quels élan passionnés! C'est un Serge Panine tout à fait incomparable.

M. Landrol a rendu avec beaucoup de rondeur et de bonhomie le rôle de Cayrol. MM. Luguet, Duferney et Gueury ont été fort convenables.

En résumé, grand succès pour l'œuvre et pour les interprètes.

Serge Panine est appelé à fournir une longue carrière. C'est une perspective certaine de brillantes recettes pour la troupe de M. Simon, surtout où elle jouera cette œuvre de mérite indiscutable.

Dimanche dernier a eu lieu au Théâtre Bellecour le concert annuel de l'Union Gaule. Les sommités artistiques, qui préparaient leur concours à cette fête, avaient attiré un public des plus nombreux et des mieux choisis. M. Lassalle de l'Opéra a été vivement applaudi dans l'air d'*Hérode* (Hérodiade de Massenet), et dans l'*Extrait* de Victor Hugo; M. Bosquin, dont la voix fine et le chant délicat ont été fort goûtés du public, a obtenu aussi beaucoup de succès dans la *Prière de Rienzi* de Wagner et dans la *Barcarolle de Polyctème*. Mme Brunet-Lafleur de l'Opéra-Comique et notre éminent violoniste A. Levy, ont eux aussi été rappelés plusieurs fois. Quant à M. Constant Coquelin, il est presque inutile de le mentionner, car qui dit Coquelin dit applaudissements fous; le désopilant pensionnaire de la Comédie Française a réitéré avec une saisissante vérité le *Navfrage* de François Coppée; les braves les plus irréductibles ont ensuite successivement accueilli le monologue de la *Mouche*, la fable anglo-française du *Corbeau et du Renard*, la *Chasse* et le *Sous-Préfet aux champs*, la charmante ballade en prose d'Alphonse Daudet.

La fanfare municipale et les choristes de l'Union, qui se sont fait entendre à diverses reprises, ont été eux aussi justement applaudis.

DE SAINT-SAVIN

SCALA-BOUFFES

Un agrandissement serait de rigueur à la Scala; la salle de ce concert est toujours pleine.

Le Petit Bossu Parisien Chaillier continue de se faire applaudir chaque soir avec la plus délicate frénésie; ce désopilant chanteur bouffe réserve à ses admiratrices une surprise des plus inattendues.

La charmante bleuette Beina obtient toujours grâce à son organe agréable et à ses gracieuses façons, beaucoup de succès dans ses chansonnettes si fines. Mlle Rosa Kaly, Mecconi, Dulac, MM. Dauberville, Faure, Devernay sont toujours fort applaudis ainsi que les excentriques Maxon, Dixon et Jack dont les farces grotesques

sont encore plus désopilantes que celles des Hermanides leurs prédécesseurs. Prochainement Grandjorge à la Scala!

Le Directeur-gérant du journal est visible tous les jours de 11 heures à midi à son domicile, Rue Childebert, 49

TRISTESSE!

Nouveau Werther à l'âme ardente et sombre, Dieu tombé qui déjà ne connaît plus les cieux, Je verse tristement sous le voile de l'ombre Toutes les larmes de mes yeux!

D'où me vient la tristesse et la pensée amère Qui toujours me torture en me broyant le cœur? N'ai-je pas comme tous ma place sur la terre, Comme tous ma part de bonheur?...

J'aime! c'est la mort, mal de feu, mal atroce Qui ne se peut guérir! — Si je ne blasphème L'illusion d'autrui, dans un transport féroce Je m'écrierais: « N'aimez jamais! »

CRISPI.

LES TOILETTES

THÉÂTRE BELLECOUR

Le théâtre Bellecour vient de rouvrir ses portes, avec *Serge Panine*.

C'est un grand événement dans le high-life. Toutes nos belles-petites ont tenu à assister à cette première, beaucoup moins sans doute pour y étaler leurs nouvelles toilettes, leurs bijoux et leurs éventails, que pour y écouter Mme Favart.

Nous avons remarqué plusieurs toilettes très jolies, dont nous nous exprimons de donner la description à nos lectrices.

Anna Oberley. — Costume soie réséda avec garnitures de dentelles blanches. Gros bouquet roses moussues au corsage, diamants au collet, chapeau marron garni de plumes foncées.

Jeanne Perrin. — Vêtue d'un magnifique costume crevette, rayé blanc, coiffée d'un immense chapeau blanc à plumes excentriques, s'est esquivée avec soin dès qu'elle a aperçu sa couturière, à qui elle doit des sommes fabuleuses.

Maria Roux. Costume très simple mais de bon goût. Faible moirée rouge et bleu. Chapeau blanc à garnitures noires.

Henriette Chaillon. — Toujours gracieuse. — Jolie petite robe gris-vert plume bleu, très mignon orné de plumes bleu-ciel et de corallières assorties.

Ma-Mère-Mallend. — Robe noire très jolie; corsage piqué, orné de magnifiques diamants, éblouissant toute la salle, y compris les artistes.

Baronne de Saint-Ouin. — Robe satin rose très jolie, avec devant dentelles blanches; chapeau blanc très excentrique. Nous invitons cette jolie princesse à remarquer moins bruyamment que les rédacteurs de la *Bavarde* se promènent au foyer.

Maria la petite Poupée. — Robe écossaise vert-rouge; grand manteau drap Grande-Bretagne, rayé rouge et bleu. — Chapeau noir garni de fleurs jaunes, un peu trop excentrique pour une si minuscule personne.

Joséphine O. D. — Robe bleu d'Espagne, jaquette velours bleu marine, chapeau crème; pourquoi rien-voilà tant chère belle? Serait-ce pour exhiber vos dents sur lesquelles il serait facile d'exécuter un quadrille?

Adrienne Roux. — Robe noire, corsage orné de bouquets tout rouges, chapeau noir à pas son élégance habituelle. Adieu, adieu, reine de l'élegance lyonnaise? En résumé, salle fort bien garnie, beaucoup de demi-mondaines, quantité de riches toilettes et grand nombre de diamants Karl Munten'hésiterait pas à comparer pour hier la salle de Bellecour à une corbeille princière dont vous seriez les fleurs, mesdames les belles-petites.

aux voyageurs du café de la concorde en jeu disant: Voyez messieurs j'ai des bas tricolores et des s'outiers Moirère. Allons soyez sage, car la Bavarde pourra raconter votre duel au parapluie du rond point du parc.

E. B. T.

Depuis quelque temps je n'aperçois plus la petite Peau de Zoco et son amie Mélanie se promener sur l'asphalte de la rue de Condé, est-ce que par hasard la municipalité mettrait empêchement à cette promenade quotidienne, ou bien nos deux belles petites châtées songeraient-elles à se ranger... des voitures, dans tous les cas elles feront bien, et je conseille surtout à Peau de Zoco de se soigner, car voyez-vous ma fille, vous m'avez fait pitié lorsque je vous ai rencontrée il y a 15 jours, il n'est que temps en vérité que vous preniez un peu de repos, surtout pour remettre de votre dernière cuitte de la Renaissance! Mince de cuitte, ma fille! Un s'apeur n'est que de la Saint-Jean auprès de vous.

E. B. T.

Grand émoi dans la rue Condé! Les promeneurs les plus assidus et en tête Nox Néanmoins, illustre inspecteur des pavés de la capitale de la Bourgogne, ont remarqué la disparition subite d'une petite impure déjà célèbre par ses exploits. Vous devinez tous de qui il s'agit: de Maria D..., alias, Peau de Zoco; cette jeune vadrouille au teint plus blanc que le lys est loin d'avoir la conscience aussi pure.

Elle a dix-sept ans à peine et un dragon (pas celui de certain Justine, par exemple) pourrait aisément l'enfourner dans une de ses bottes! Et cependant, c'est la seule vertu qu'elle ne possède pas: elle a été malheureuse n'a-t-elle pas déjà attirés dans ses serres! Il faut cependant reconnaître qu'elle excelle dans tous les exercices du corps; nous passerons sous silence la natation, art trop répandu chez les femmes, la danse ne nous arrêtera pas longtemps; une seule recommandation: remuez moins les bras, Maria, ça fait craquer les robes, grave inconvénient, surtout lorsqu'elles ne sont pas à vous, et puis vous avez l'air d'une cane déployant ses ailes. Passons à l'écriture: la, inclinations-nous: c'est une des plus fines lames de Dijon, un prélat me l'a fait pas pour, souvent même, elle leur envoi de dangereux coups de bouton, avis aux amateurs d'assaut!

Telle est la perle que notre cité croyait avoir à jamais perdue: que les inquiets se rassurent. Peau de Zoco est revenue plus fraîche que jamais; pas plus tard que dimanche, elle prenait ses ébats au baltingue de la Renaissance, avec un disciple de saint Antoine.

Tu ne nous refuses pas, charmant petit dromadaire. L'explication de ton absence: aurais-tu par hasard été faire une station dans un établissement voisin du bal de la Gatte?

Victor LAKRISSE.

Qui me dira le nom de cette jeune fille (déjà d'un certain âge), qui attire depuis si longtemps mon attention et que l'on rencontre si communément dans les différentes rues conduisant des Alliées de la Retraite à la Place d'Armes.

Elle doit se croire jolie, car mademoiselle passant près de jeunes gens, fait de petites manières, baisse les yeux, place son ombrelle de manière à cacher son visage. Est-ce par pudeur? ou bien veut-elle soustraire aux regards nombre de trous qui font de cette tête une éponge.

Mais, quel peut être également cet homme déjà fort mûr, qui la suit avec tant d'ardeur? Serait-ce un père vigilant qui craint qu'elle ne maltrahe l'innocence de sa fille? Moi, je crois qu'il n'y a là ni père ni ami, mais un amoureux (60 à 70 ans), qui probablement est jaloux.

Je lui conseillerais, par pitié pour ses vieilles jambes, qu'il doit fatiguer énormément dans ses courses aléatoires, et aussi pour la réputation de mademoiselle, de cesser sa manière d'agir, car attirant les regards de la *Bavarde*, il portera également sur lui ceux de ses lecteurs, ce qui n'est pas peu dire.

UN ABRUTI DE LA RUE C.

Marie X... la fille à la langue bien pendue, dite la Prude et la moralisatrice, qui monte et descend deux fois par la rue Chabot-Charmy, s'est permise, nous a-t-on raconté, de dénigrer et même de compromettre vis-à-vis de leur famille, par des bavardages calomnieux, des jeunes filles, sous aucun doute, plus estimables qu'elle.

Pour cette fois, petite mijaurée aux yeux noirs d'érotiques desirs, au postérieur d'éphant et aux pieds bateaux mouches, pour cette fois, nous nous contentons de vous engager à bien mettre désormais votre langue dans votre poche.

Comme nous connaissons votre antipathie pour le journal sur lequel vous avez l'honneur d'être citée, nous ne doutons pas que l'effet salutaire du petit conseil que nous vous donnons. Nous espérons vous voir modérer à l'avenir la méchante volubilité de l'appendice qui vous sert de langue — de cet appendice, d'une si belle longueur que vous pourriez certainement le ramener jusqu'à vos narines, comme certain animal mammifère.

UNE PERSONNE DISCRÈTE.

Parmi les petites vadrouilles qui usent les trottoirs longeant la rue Condé depuis la place d'Armes jusqu'à la rue Bossuet, on peut en remarquer une répondant au nom de Jeanne, par une exquise politesse. En effet, lorsque vous lui dites bonsoir d'une manière convenable, elle vous répond par un mot que n'importe peut-être pas ce protecteur de Louise (dont il est parlé dans la *Bavarde* du 20 avril), qui de parfumeur est devenu vidangeur: une femme convenable vous répondrait: Monsieur, vous vous trompez; mais cette aimable vadrouille, qui sent le tabac à quinze pas, vous répond: m...; lecteurs ayez-vous-mêmes, tout ce que je suis plus dire, c'est infecte, l'expression comporte cinq lettres de notre alphabet.

CUPIDON.

CHRONIQUE DIJONNAISE

Récemment une petite brunette, jolie comme les amours et amoureuse autant qu'elle est jolie, à ce que l'on raconte, débarquait dans notre ville triste, rêveuse et solitaire.

Elle eut vite fait connaissance d'un de nos jeunes dijonnais, fort délicat, dit-on, en femmes et le collage fut résolu.

Il se célébrait dernièrement au milieu de tous les amis, et débütait par cette petite considération: épithète par le colli. Certaines indiscretions m'ont permis de connaître les quelques paroles, mais je n'en garantis pas l'exacte authenticité.

Mes chers amis,

Dieu, le grand maître du globe, a raté son coup de la plus belle façon quand il a décidé, que l'homme naitrait sans une femme au bras, et Jules Ferré, le grand maître de l'université, ne fera jamais de réformes utiles s'il ne commence par doter chaque étudiant, au frais de l'Etat, d'un entendu, d'un gentil petit cul d'homme, comme les sont si nombreuses de nous recevoir dans leurs bras et de nous reposer de nos intraitables et écrasantes fatigues classiques.

Devant cette bête du divin maître et cette imperfection de la législation grand Ferrycienne chacun se voit obligé, poussé par les desirs

inhérents à son tempérament de se complaire.

Moi, mes chers amis, pas plus qu'un autre, je ne pense échapper à l'exaspérable loi de nature et aujourd'hui je m'arrache une côte ou si vous préférez je m'adjoints une moitié.

La voilà... (baisers.)

Mes chers amis, c'est un mariage tout d'inclination et non une affaire d'argent, en un mot, c'est un mariage de Bohème! Chacun de nous apporte en dot beaucoup d'amour, de désir et de vigueur, mais peu d'écus; cependant nous avons le ferme espoir de trouver dans la vie commune quelques jouissances quand bien même nous les gagnerions à la sueur de nos fronts.

Où, mais la petite femme sera-t-elle fâchée?

La *Bavarde* s'en inquiétera.

Enfin nous arrivons au second et nous voyons un quatrième oiseau aquatique: Céline.

Comme sa co-collectrice Eugénie, elle n'a plus ses trente-deux dents; les boucs... de sucre on sent certainement aussi la cause. Mais elle est pimpante, porte bien les seins en avant et la croupe en arrière et sait bien faire voir qu'elle est supérieurement constituée. Pas très grande mais bien bâtie!

Malheureusement, emportée par sa passion et pressée par les dettes, elle aura sans aucun doute absorbé sans scrupule ni réserve tout ce qui lui aura été présenté et aujourd'hui, tirant de l'aile, elle savoure les sirups à pleins verres.

Presse toi de courir chez M... le pharmacien du coin et rafermis tes muqueuses.

Voilà la cage et les oiseaux. Avis aux amateurs. Ça ne coûte pas cher.

Justine, ma belle Justine (rue du Bourg). Je vais pouvoir répondre aujourd'hui, moi-même, aux questions que j'ai posées jeudi dernier et pour lesquelles je n'ai rien reçu.

Pourquoi regardes-tu dans la rue les dragons? Parce que tu penses au « passé »? Pourquoi regardes-tu les chefs ou sous-chefs? P. L. M.? — Parce que tu penses au « présent »? Pourquoi plonges-tu tes regards dans le salon de coiffure? — Parce que tu penses à l'« avenir » d'un face.

(Avez-vous j'ai été bien renseigné.) Vadrouille, mes amis, une question s'il vous plaît? N'auriez-vous pas dans vos pérégrinations diurnes et nocturnes rencontré une charmante ouvrière blonde comme Cérés, nommée Marie..... perchée autrefois dans une mansarde de la place St-Nicolas, juste en face de cette immense verge à empaler, qu'on appelle dans les pays civilisés mat de cocagne? C'était ma tante.

Hélas! j'ai perdue!! Depuis bientôt cinq mois elle a disparu en me laissant bien des regrets tous plus « cuisants » les uns que les autres.....

Vraiment, vous ne l'avez jamais vue?!! La rue Condé était encombrée de petits jeunes gens, avides de coups d'oeils et de sourires, lorsque par hasard elle portait ses pas de ce côté.

Grand Dieu, combien elle était adorée, à ce moment la petite Marie!

Les étudiants, les pantalons garance, même certains pommeux «

